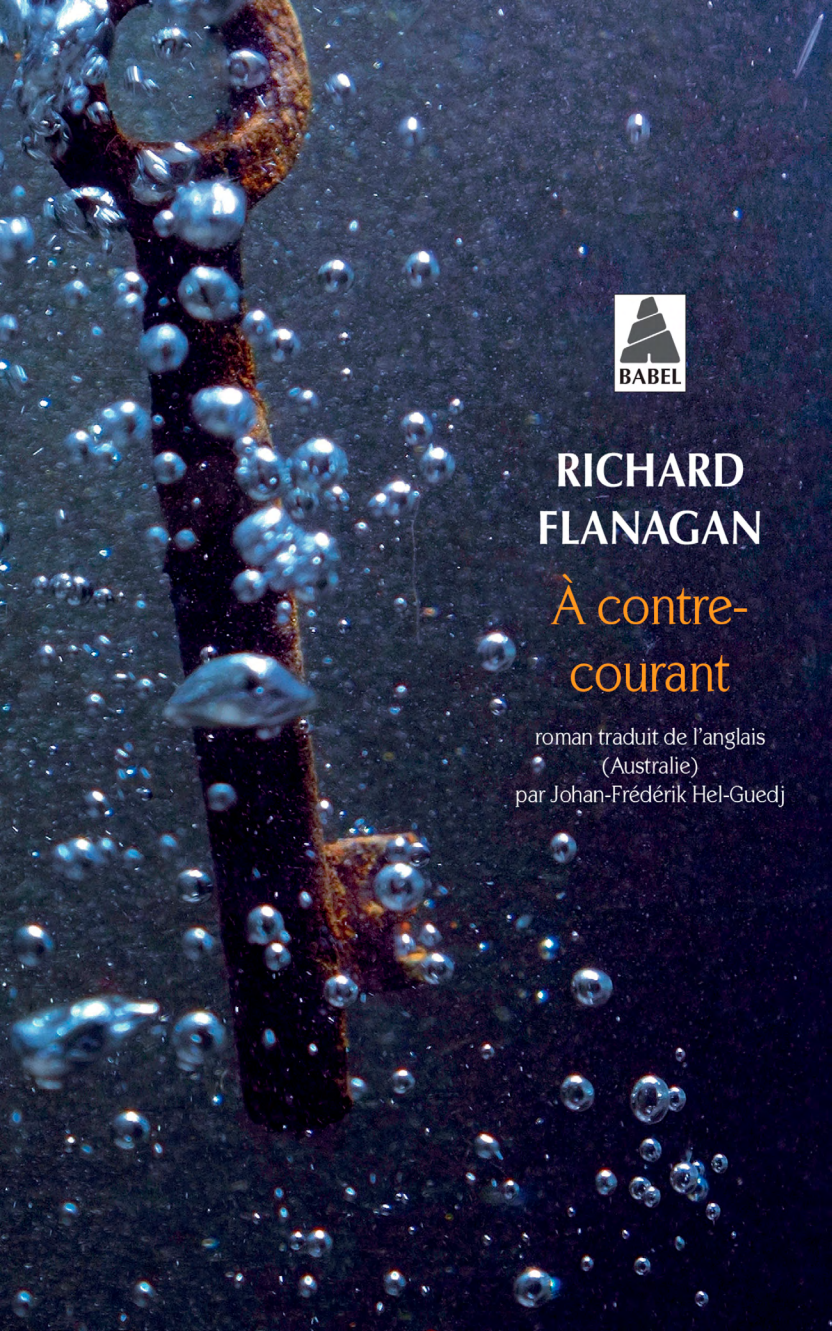

BABEL

RICHARD FLANAGAN

À contre-courant

roman traduit de l'anglais
(Australie)
par Johan-Frédérik Hel-Guedj

DU MÊME AUTEUR

À CONTRE-COURANT, Flammarion, 2000 ; Babel n° 1569.
DISPERSÉS PAR LE VENT, Flammarion, 2002 ; 10/18 n° 3644.
LE LIVRE DE GOULD. ROMAN EN DOUZE POISSONS, Flammarion, 2005 ; Babel n° 1361.
LA FUREUR ET L'ENNUI, Belfond, 2008 ; 10/18 n° 4238.
DÉSIRER, Belfond, 2010.
LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN, Actes Sud, 2016 (Man Booker Prize 2014, meilleur livre étranger 2016 selon la rédaction du magazine *Lire*) ; Babel n° 1492.
PREMIÈRE PERSONNE, Actes Sud, 2018.

Photographie de couverture : © Metra Stelmahere / Arcangel

Titre original :
Death of a River Guide
© Richard Flanagan, 1994

© Flammarion, 2000
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11491-6

RICHARD FLANAGAN

À CONTRE-COURANT

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Johan-Frédérik Hel-Guedj

BABEL

À Majda,
mon roc, mon cœur.

C'est au fond le seul courage qui nous est demandé : le courage face à ce qu'il nous est donné de rencontrer de plus étrange, de plus singulier et de plus inexplicable. Que sur ce plan l'humanité se soit conduite lâchement, voilà qui a causé à la vie un mal infini ; les expériences que l'on appelle "visions", tout ce prétendu "monde des esprits", la mort, toutes ces choses nous sont tellement apparentées, elles ont été, au gré des ripostes quotidiennes, tellement envahies par la vie que les sens qui auraient pu nous permettre de les appréhender se trouvent atrophiés. Sans parler de Dieu.

Rainer Maria Rilke

Celui qui Présent, Passé et Futur voit,
Dont les oreilles ont entendu
La Sainte Parole
En Marche au cœur des anciens bois.

William Blake

1

Je suis venu au monde le cordon ombilical noué autour du cou, agitant les bras, incapable de crier et d'inspirer l'air nécessaire pour commencer à vivre hors du ventre maternel, garrotté par ce lien même qui jusque-là m'avait secouru et donné la vie.

Quel spectacle, vous n'avez jamais vu ça !

Et pas seulement parce que j'étais à moitié étranglé. Mais parce que j'étais né coiffé de cet œuf translucide dans lequel j'avais grandi à l'intérieur du ventre de ma mère. Cette coiffe aurait dû se rompre bien avant que mon crâne trempé, rouillé de sang, émerge de la couronne palpitante des chairs maternelles, moi que l'on expulsait douloureusement. Mais par miracle je suis sorti de là encore enfermé dans ce globe élastique et vital, et c'est ainsi que je suis venu au monde par une voie très similaire à celle que j'emprunte maintenant pour le quitter. Je nageais dans une poche de liquide amniotique d'un bleu laiteux, mes membres maladroits agités de soubresauts, je poussais sur ces membranes avec des gestes vains, la tête hors du sac mais aveuglée par la guirlande du cordon ombilical. Je tentais des mouvements étranges, désespérés, comme si j'étais condamné pour toujours à voir

au travers d'une mince pellicule muqueuse, séparé du reste de l'univers et de mon existence par cela même qui, jusqu'à présent, m'en avait protégé. C'était un curieux spectacle que celui de ma naissance, et ça l'est encore.

Naturellement, sur le moment, j'ignorais qu'on allait m'expulser de ce cercle imparfait où j'étais chez moi, cette poche tout juste exilée du ventre de maman, cet autre cercle dont les parois, moins de vingt-quatre heures plus tôt, s'étaient subitement contractées avec une extrême violence. Si j'avais été averti de tous les ennuis qui devaient bientôt me tomber dessus, je me serais tenu à carreau. Mais ça n'aurait rien changé. Les palpitations et les contractions de ces parois ne visaient qu'à me projeter hors d'un milieu où je n'avais connu que du bon, auquel je n'avais causé aucun mal, sauf à interpréter ma croissance vitale, ininterrompue (ces quelques cellules à partir desquelles j'avais fini par former une personne complète), comme un acte d'agression.

À partir de cet instant, le plafond et le plancher de mon univers ont continué leur travail sans relâche, de plus en plus puissamment à chaque mouvement, comme une vague de fond qui grandit à chacune des barrières de récif qu'elle franchit. Devant une détermination aussi brutale, moi, évidemment, je ne pouvais rien faire d'autre que céder en me laissant brinquebaler, la tête comprimée de tous les côtés, contre les étroites parois du conduit qui m'emmenait vers ma naissance. Pourquoi m'infliger pareille indignité ? J'avais aimé ce monde, son obscurité mouvante et sereine, ses eaux secrètes et chaudes, j'avais aimé pouvoir me retourner comme ça dans tous les sens. Qui a amené de la lumière dans mon univers ?

Qui a instillé le doute dans l'innocence de mes actes, jusqu'alors indemnes de toute raison et de toute conséquence ? Qui ? Qui m'a poussé dans ce voyage que j'entame sans jamais l'avoir demandé ? Qui ?

Et pourquoi me suis-je incliné ?

Mais comment se peut-il, à cette minute, que je comprenne tout cela ? C'est impossible. Je dois divaguer.

Et pourtant… Et pourtant…

D'une main experte et rapide, la sage-femme a dénoué le cordon, puis, tel le petit Jack de la comptine plantant son pouce dans la croûte du gâteau, elle a enfoncé le pouce dans la coiffe, et, fendant la poche verticalement en remontant jusqu'à ma tête, a fait éclater le sac. Une maigre coulée de fluides s'est répandue sur les lattes poussiéreuses du plancher de cette petite chambre, à Trieste, et les a transformées en un terrain aussi glissant que la vie. Un cri s'en est ensuivi. Et un rire.

Maman conserva ces membranes. Plus tard, elle les fit sécher, car la coiffe dans laquelle naît un bébé est considérée comme le plus grand des porte-bonheur, une garantie du destin que ni l'enfant né avec cette coiffe, ni le propriétaire de ces membranes ne mourront jamais de noyade. Elle avait l'intention de les conserver pour me les donner une fois que je serais adulte, malheureusement, dès mon premier hiver, je contractai une grave pneumonie et elle les vendit à un marin pour m'acheter des fruits. Le marin les a cousues dans sa veste, c'était du moins son intention, d'après ce qu'il avait dit à maman.

Après ce soir de ma naissance, il y a tant d'années, la sage-femme – Ettie Schmitz de son vrai nom, qu'elle détestait, mais plus connue sous celui, magnifique, de

Maria Magdalena Svevo – éteignit l'éclairage électrique trop brutal et, maintenant que les cris de souffrance d'une femme en plein accouchement ne risquaient plus d'agresser les oreilles des gens dans la rue, ouvrit les volets. L'air agréable de cette soirée d'automne et les effluves nauséabonds de l'Adriatique envahirent la pièce, une odeur d'Europe, singulièrement proche, une odeur millénaire de guerre, de tristesse et de survie, qui bataillait avec les francs relents ensanglantés de la naissance se répandant dans cette petite chambre toute nue, avec sa couverture drapée en guise de porte, ses murs au plâtre décrépi et son image de Madone semée de poissons d'argent, les doigts tendus de la main droite posés sur un cœur qui saignait. Ah, ces doigts ! Si parfaits, si longs, si doux et satinés. Si différents des petits doigts courts et abîmés de Maria Magdalena Svevo.

Maria Magdalena Svevo s'agenouilla et, de ses mains grossières de femme de peine, armée d'une serpillière, elle se mit en devoir de récurer le sang et les eaux de la naissance qui n'avaient pas encore pénétré dans le plancher et dont les marques, songea-t-elle, méditative, figuraient comme les archives d'une vie humaine, un registre maculé de taches décolorées, sang, vin, sperme, urine et matières fécales, autant de traces de la marche de la vie, depuis la naissance jusqu'à la jeunesse, et de là vers l'amour, la maladie et la mort. Maria Magdalena Svevo frottait, et ma mère, elle, observait les va-et-vient de son dos rond et large, demi-lune argentée par la lumière de l'autre lune, pleine, qui baignait la chambre de ma naissance de sa lumière paisible.

Comment puis-je savoir de pareilles choses ? Maria Magdalena Svevo, qui, en riant, avait dégagé mon cou

du cordon, et qui depuis ce jour avait continué d'en rire chaque fois qu'elle m'avait revu, m'en raconta fort peu au sujet de ma naissance, donc ce ne peut être d'elle que je tiens ce que je sais. Et maman, pour sa part, ne m'en a presque rien dit. Elle ne prit même pas la peine de m'expliquer que j'étais né à Trieste, en tout cas pas avant mes dix ans – et ce après avoir appris que Maria Magdalena Svevo, tout là-bas, dans ma ville natale, avait manqué trouver la mort en rentrant chez elle, dans des circonstances quelque peu comiques. Sur la place du marché, deux étudiants ivres l'avaient heurtée avec leur vélomoteur. Que les deux étudiants soient décédés dans les vingt-quatre heures, alors que Maria l'octogénaire, après trois mois d'hôpital, avait regagné l'Australie en meilleure santé qu'à son départ, voilà qui fut généralement considéré comme un trait typique de sa force et de son opiniâtreté. Mais enfin, ainsi que mon père, Harry, l'a souvent remarqué, elle s'y entendait pour s'approprier toujours plus que ce qu'on lui donnait.

Quand maman lui versa les honoraires habituels pour son assistance lors de ma naissance, elle s'estima sous-payée et, en partant, subtilisa au passage une bouteille de whisky à laquelle ma mère tenait beaucoup – sa seule et unique bouteille de whisky, gagnée à la suite d'une nuit de luxure en compagnie de mon père. Cette bouteille, et un fils non désiré, voilà à quoi se résumait tout ce qu'à ce jour elle avait obtenu de mon père, mon géniteur, qui purgeait alors une peine de prison dans un établissement pénitentiaire des environs. Plus d'une fois, j'ai entendu ma mère se lamenter, estimant qu'elle aurait gagné au change si Maria Magdalena Svevo m'avait emporté, moi,

et lui avait laissé le whisky. Cela aussi faisait rire Maria Magdalena Svevo.

"Vous autres, les Cosini, vous êtes vraiment tous les mêmes, s'écriait-elle. On vous fait cadeau de la vie et qu'est-ce qui se passe ? Vous voulez la jeter aux orties ! Ta mère n'avait qu'une envie, c'est de te laisser tomber, et toi tu avais si peu le désir de venir au monde qu'au moment où tu as vu la lumière du jour à l'autre bout du conduit, tu as essayé de t'étrangler. Hou !" Et là-dessus, elle se remettait à tirer sur son cigare, un vice qu'elle partageait avec ma mère, n'hésitant pas, à l'occasion, à lui chiper l'un des siens.

"Elle ne fait que raccourcir son existence et prolonger la mienne, ironisait maman à propos de ces menus larcins, je vais passer une moins longue période de ma vie en sa compagnie, et rien que pour ça, moi, je lui suis sincèrement reconnaissante."

Ce qui était rien moins que sincère, car en réalité elles se délectaient de ce temps qu'elles passaient ensemble, même si elles se refusaient à l'admettre. Quand Maria Magdalena Svevo se procurait ses propres cigares, à savoir rarement, elle achetait une obscure marque autrichienne, une boîte en carton frappé de l'aigle à deux têtes.

"La dernière étincelle de l'empire", s'écriait-elle en riant et en aspirant l'ultime bouffée de son mégot de cigare, délicieuse et fruitée, avant de l'écraser. Son sujet de conversation favori, c'était ce délice du dernier cigare.

"Combien y a-t-il de gens qui ne connaissent jamais ce plaisir de l'ultime bouffée ? Le dernier cigare, la dernière cigarette, le principe est le même. Combien y en a-t-il, de ces gens-là, dis-moi, Aljaz ?"

Elle savait toujours faire résonner mon nom avec douceur et beauté. Parfois il m'arrivait même de l'imaginer prenant plaisir à le sentir rouler du fin fond de sa gorge accidentée, tapissée de goudron, pour le laisser s'échapper de ses lèvres gonflées, s'élever et tournoyer en lentes volutes. "Alja-pff, Alja-pff, Alja-pff", c'était son incantation, une sorte de comptine sans destinataire, et je levais les yeux, je souriais, et il lui arrivait parfois de me voir, de me retourner mon sourire, avant de reprendre son monologue sur le tabac.

"Et après, sur leur lit de mort, ils en grillent une première, et puis une autre, et encore une autre, sans jamais savoir laquelle au juste sera la dernière, et du coup ils sont incapables de goûter ce capiteux moment de saveur ultime." Et elle pointait sur moi son cigare, en l'agitant comme une baguette de chef d'orchestre, pour souligner sa démonstration.

"Et c'est pour ça, Aljaz Cosini, que tu dois veiller à t'arrêter de fumer, au moins une fois par an… car ainsi cela devient un plaisir annuel, qu'on attend avec impatience et qu'on se rappelle longtemps après. Comme d'aller prendre les eaux." Elle tapotait sur la boîte à cigares frappée de l'aigle à deux têtes, m'adressait un clin d'œil entendu, et rigolait. "Comme pour les empires de renoncer à leurs guerres."

Je ne comprenais à peu près rien à ses propos, mais apparemment tout cela m'est resté gravé dans la cervelle, à l'image de l'aigle à deux têtes sur cette boîte en carton, un souvenir vivace et riche en significations, pour qui serait capable de comprendre ce que ces choses-là signifient.

À propos de ses derniers cigares, Maria Magdalena Svevo avait d'innombrables histoires à raconter. Elle en évoquait certaines avec tendresse, tels de mémorables moments d'amour romantique et de tragédie, et d'autres comme des petits plaisirs que l'on s'accorde facilement, que l'on se remémore avec légèreté. Et parmi ces derniers cigares, il en était d'autres encore, empreints de mélancolie, comme celui qu'elle avait fumé le jour où elle avait quitté Trieste pour partir vivre en Australie, assise sur le balcon de la pension de son gendre, cet Enrico Mruele pour lequel elle n'éprouvait que mépris, tout en contemplant une dernière fois le lever du soleil sur sa ville natale adorée. Elle contait de très émouvante manière le récit de ses larmes lui coulant sur la main puis roulant sur son cigare et ajoutant un arrière-goût amer et saumâtre au parfum de cette ultime bouffée de tabac. Il y avait aussi cet amusant dernier cigare, qu'elle avait fumé quand maman et elle travaillaient à la fabrique de confitures, sur les docks de Hobart, à coller des étiquettes sur les boîtes de conserve. Ce mégot-là avait fini dans une boîte de confiture d'ananas et melon. Maria Magdalena Svevo était une femme pour qui la qualité primait sur tout, et elle raffolait de ce dicton australien : "Ce sera Sydney ou le bush", qui résumait l'essentiel de sa conception de l'existence. Pourquoi avoir écrasé son mégot dans une boîte de confiture qu'ouvrirait une pauvre mère de famille, là-bas, du côté de ces nouvelles banlieues australiennes battues par le vent ?

"Ce sera Sydney ou le bush, répétait-elle en guise de réponse, nimbant sa phrase d'une sombre fumée. La confiture qu'ils fabriquaient, c'était de la merde. Les gens

n'avaient qu'à pas être assez bêtes pour en acheter. Soit on fait de la bonne confiote, soit on n'en mange pas du tout. Ce dernier cigare, c'était mon avertissement adressé aux bonnes gens d'Australie." Elle brandissait la main droite, le poing fermé, et, pour donner de l'emphase à sa remarque finale, elle enchaînait quelques directs, le cigare calé entre les doigts, tel un coup de poing américain fait de braises en train de se consumer.

"De la bonne confiture *(direct du poing)*, sinon pas de confiture du tout. *(direct)* Mais de cette merde, ça, jamais. *(direct)* Ce sera Sydney ou le bush."

Et puis il y avait les derniers cigares tragiques, comme celui qu'elle avait fumé à l'enterrement de maman, secouant la cendre au-dessus de la tombe, tandis que le prêtre déclamait : "Poussière, tu redeviendras poussière." C'est là un dernier cigare dont je peux témoigner personnellement. Le prêtre marqua un temps de silence, et il leva les yeux avec une expression de dégoût. Tout le monde cessa de regarder la tombe pour se retourner sur Maria Magdalena Svevo. Elle portait une robe noire et un chapeau noir à large bord, un style de couvre-chef qui avait peut-être été à la mode dans le Trieste des années 1930. Mais qui n'était certainement pas à la mode en 1968, à Hobart, Tasmanie. Sur toute autre personne que Maria Magdalena Svevo, il aurait été quasi grotesque. Sur elle, il avait magnifique allure. Sous ce large bord, les yeux à moitié dans l'ombre – de grands yeux marron foncé, enchâssés si profondément dans leur entrelacs de rides qu'ils ressemblaient aux raisins de Smyrne trempés dans du muscat dont maman fourrait ses *stritzel*, ces petits roulés qu'elle préparait elle-même, des yeux

extraordinaires où, si vous y plongiez, vous le sentiez, vous auriez bien pu ne jamais refaire surface –, elle dévisagea le prêtre, le fusillant du regard, avec une expression farouche que je ne lui avais jamais vue. Si petite et grosse qu'elle fût, Maria Magdalena Svevo savait se donner un air féroce. En de pareils moments, elle possédait ce qu'il faut bien appeler de la présence. Et de son accent triestin si chantant elle s'écria d'une voix impérieuse : "« Vanité des vanités, dit le prêcheur. Tout, oui, tout est vanité. »" Et là-dessus, d'une pichenette, elle envoya voler son mégot. "« Une génération disparaît, et une autre s'en vient : mais la terre, elle, subsiste éternellement. »"

Le mégot rougeoyant s'éleva dans les airs avant de retomber sur la tombe en décrivant sous les yeux de l'assistance un arc parfait qui se termina en une ardente spirale de fumée. Quand notre regard collectif s'est détaché de la fosse, lorsque nous avons relevé les yeux, ce fut pour voir pivoter les hauts talons de Maria Magdalena Svevo (qu'elle avait achetés spécialement pour l'occasion), et Maria Magdalena Svevo s'éloigner à grands pas.

Ah, Maria Magdalena Svevo, j'aimerais que tu sois présente en cet instant, tandis que j'agonise et me noie, en ce lieu et nulle part ailleurs, sur la Franklin River, le regard levé vers le ciel, traversant cette masse liquide gorgée d'oxygène en direction de cette faille dans le roc, au-dessus de laquelle j'arrive encore à discerner la lumière du jour. Elle n'est pas si lointaine, cette lumière, et, si tu étais là, Maria Magdalena, je te dirais à quel point j'ai envie de l'atteindre. Ce sera Sydney ou le bush. La vie ou la mort. Il n'y a pas d'autres choix.

Ça me fait rire de penser qu'après tout ce que tu as fumé, c'est moi, et non toi, qui vais mourir d'une défaillance pulmonaire. Mes poumons n'ont plus rien de deux énormes ballons se consumant d'un feu intense. Enfin, ce n'est pas totalement exact, car c'est bien encore ainsi que je les sens, mais ça ne me fait plus peur ; en effet, ma pensée s'est entièrement détachée de la douleur et elle part à la dérive dans d'étranges mouvements chaotiques, comme ces bulles d'air que j'aperçois au-dessus de moi, qui filent d'abord dans une direction, puis, comme saisies par un puissant courant magnétique, font la culbute dans la direction opposée. Je suis comme ces bulles, j'ai beau essayer de fixer mes pensées pour leur donner un prolongement apparemment logique, elles ne paraissent suivre aucune direction précise. Cet incendie dans mes poumons, je l'observe à distance, comme s'il s'agissait d'un vulgaire feu de camp dans le lointain, et ma pensée se concentre sur des questions d'une importance autrement plus immédiate, des questions que j'arrive au moins, même si elles restent en suspens, même si je demeure incapable de les creuser à fond, à saisir avec une clarté qui m'avait toujours fait défaut du temps où elles se posaient à moi.

Et puis, avant même de pouvoir penser la chose, j'ai su.

On m'a permis d'avoir des visions.

Soudain, ce qui m'arrive m'apparaît clairement.

À moi, Aljaz Cosini, guide de rivière, on m'a permis d'avoir des visions.

Et aussitôt c'est l'incrédulité. Je me dis : Ce n'est pas possible, je suis entré dans le domaine de la fantasmagorie,

des hallucinations, il n'est pas possible qu'un individu happé par la noyade connaisse pareilles expériences. Mais jamais je ne me serais cru capable de récuser mon côté rationnel. L'esprit de ceux qui dorment et qui meurent dans la forêt tropicale erre en tous sens et il voit tout ; nous en savons beaucoup plus sur nous-mêmes que nous ne voulons bien l'admettre en temps normal, sauf à ces grands moments de vérité de notre existence, dans l'amour et dans la haine, à la naissance et devant la mort. En dehors de ces moments-là, notre vie s'apparenterait à un seul et unique grand voyage à l'écart des vérités qui tous nous habitent, de notre passé et de notre futur, de ce que nous étions et de ce que nous finirons par redevenir. Eh bien, la raison, elle, ne peut que refuser ce type de savoir. Et durant ce long détour, notre raison demeure notre guide, notre mentor. Mais plus maintenant. La raison ne se laisse plus convaincre par la conscience – par ma conscience – que tout ce que je vois est vrai, que tout ce que je vois a eu lieu. Peu importe. Il ne s'agit peut-être pas des faits que rapportent les journaux, mais ce n'en sont pas moins des vérités. Une génération disparaît, et une autre s'en vient. Mais qu'est-ce qui les relie toutes deux ? Qu'est-ce qui subsiste ? Qu'est-ce qui demeure éternellement dans la terre ?

On m'a permis d'avoir des visions – de grandes, de magnifiques, de folles visions qui emportent tout. Chaque fois qu'elles ont germé en moi, j'en ai eu l'esprit secoué.

Et j'ai besoin de les partager, sans quoi leur magie se muera en fardeau.

2

Permettez-moi de vous dire que cette histoire de vision ne me surprend pas. Pas une seconde. Pour autant que je sache, elle circule un peu partout dans la famille. Des visions, Harry en a toujours eu, en particulier chaque fin de semaine, qu'il passait toutes à boire ferme, du cidre et un riesling bon marché, en compagnie de Slimy Ted, son vieux skipper de la pêche à la langouste. Le jour de son barbecue hebdomadaire, où nous étions chaque fois moins nombreux en raison de son ivrognerie et de son comportement de plus en plus imprévisible, Harry haranguait toute une panoplie d'animaux, invisibles pour tout le monde sauf pour lui (mis à part quelques chats égarés et autres chiens galeux), mais qui, prétendait-il, appréciaient énormément cette petite manifestation, et avec lesquels, à l'occasion, il affirmait avoir des liens de consanguinité. Quant au cousin Dan Bevan, des membres dignes de foi de la famille soutenaient qu'il était fou. Mais il faisait quand même indéniablement partie du cercle familial, il avait la faculté de guérir les verrues rien qu'en les regardant, et il serrait entre ses dents le goulot des bouteilles de whisky avant d'en descendre le contenu en quelques gorgées ; lui aussi, il voyait des

choses, pas seulement au fond desdites bouteilles, mais aussi dans la forme des verrues. Des choses, il en voyait de toutes sortes, des bonnes et des mauvaises, et, dans le district de Forth où il habitait, on prenait assez au sérieux sa lecture des furoncles et autres anthrax localement circonscrits. De l'autre côté de la famille, la mère de maman possédait le troisième œil et lisait l'avenir dans le marc de café turc, et c'est cette méthode qui lui a permis d'annoncer que des vers sortiraient en rampant du ventre de maman, ce qui s'est plus ou moins vérifié. S'agissant de ma destinée, ma *staramama* se montrait plus vague : tout ce qu'elle voyait, c'était un oiseau tournoyant dans le ciel.

Alors permettez-moi de vous dire que cette histoire de visions ne me surprend absolument pas. Cela étant, je ne suis pas certain que ce constat vienne ajouter grand-chose. Je veux dire, en ce qui me concerne, à quoi peut me servir la vision de cet oiseau de malheur ? Cela m'aide-t-il à saisir si je suis destiné à vivre ou non et, du coup, à savoir s'il me faut ou non lutter pour ma survie ? Pas du tout, je peux vous affirmer que non. Une vision, cela devrait servir à vous apporter certaines réponses, n'est-ce pas ? Mais tout ce que je vois, moi, c'est encore des questions. Ce n'est pas juste, je vous le dis, moi, c'est moche et c'est mal. Mais cela non plus ne me surprend pas. Pour moi, la vie n'a jamais été qu'un motif permanent de perplexité, alors pourquoi devrais-je attendre de la mort qu'elle m'apporte soudain son lot de sens ?

Permettez-moi aussi de vous dire que je ne suis même pas surpris de me retrouver ici, en train de me noyer. Dès l'instant où Haleine de Porc m'a fait signe pour

me proposer ce boulot, je le savais, cela ne pouvait que mal finir. Même le Cafard avait compris que ça tournerait mal. D'ailleurs, en fin de compte, pourquoi l'ai-je accepté, ce boulot ? *Madonna Santa*, avait tendance à s'exclamer Maria Magdalena Svevo dans ses moments de mauvaise humeur. *Madonna Santa*. Côté coups durs, j'ai été servi. Qu'est-ce que je peux répondre à ça ? Chez moi, les choses n'ont jamais vraiment tourné très rond. Comme on dit, tout est écrit là-haut dans le grand livre, alors pourquoi devrais-je m'embêter à comprendre ce qui m'a poussé à accepter ce boulot, ce qui m'a conduit là où je suis, quand les raisons ne manquent pas ? J'avais déjà perdu la partie depuis longtemps, bien avant de tirer cette drôle de carte. Permettez-moi de vous le dire. Non, c'est vrai, par où dois-je commencer ? Par la famille ? Par cette église où les murs ont pleuré du sang ? Par cette école qui n'apprenait aux gens qu'à marcher à reculons ? Par mon père qui avait pris l'habitude d'organiser de grands barbecues pour des fantômes et des êtres qui n'avaient jamais existé ? Par le bébé et toute cette sale et très méchante histoire ? Par le couvre-lit taché de larmes qui refusaient de partir au lavage ? Par Couta Ho et ses délirants signaux codés ? Par ce salopard d'Haleine de Porc ? Cet abruti de Tête de Gaia ? En temps normal, rien que le fait de repenser à tout ça me remue salement les tripes, mais pour l'instant côté souffrances autour de mon corps, ça se bouscule si fort que ça m'est franchement égal. Depuis la mort de Jemma, rien ne me paraissait plus avoir beaucoup d'importance. Les gens font attention à leur coiffure, ou à ce qu'on pense des couleurs de leur maison qu'ils viennent de repeindre, ou, comme une

femme me l'a demandé un jour, à la taille d'un napperon sur une machine à laver. Mais quand je vous dis que si vous êtes en train de vous noyer, tout cela paraît vraiment dérisoire, vous me comprenez. Et je suis en train de me noyer. Que vous soyez bien ou mal coiffé, que votre maison soit repeinte, ou que vous ayez une maison, ou une machine à laver et un napperon à poser dessus, tout ça m'est égal. J'ai peut-être tort. Je vous l'accorde. Mais j'ai toujours été du genre à ne pas m'en faire, c'est vrai. Paresseux, prétendraient certains, mais là, non, je ne serais pas d'accord. Ou peut-être bien que si. Tout ce qu'on raconte à mon sujet, ma paresse, ma dérive de paumé, mon absence d'avenir, que je ne sais pas ce que je veux dans la vie, il se peut que tout soit vrai.

Peut-être que je me suis toujours noyé.

La seule différence maintenant, c'est que tous ces salopards qui me tannaient, qui me donnaient envie de m'en aller, de partir en courant, de me casser, comme on dit, je n'ai plus à les supporter. Je pourrais même finir par m'habituer à cet endroit où je me trouve, cette enveloppe liquide, blanche et déchaînée, si ça ne me faisait pas un mal de chien. Par où commencer ? Peut-être par ce que je vois, là. Parce que ça me fait drôle, ce que je vois. Je n'ai jamais rien vu de pareil, en tout cas pas comme ça m'apparaît là. On se croirait dans un film, non ? Sauf qu'il n'y a que cette vision, et elle persiste, pendant que tout le reste s'enchaîne autour. Voici comment cette vision se présente, là tout de suite.

Pour commencer. Une odeur. De rivière en crue, de terre érodée, de tourbe emportée par l'eau, de forêt tropicale lestée de pluie. Plus précisément (car j'ai beau être

paresseux, j'ai toujours admiré la précision), plus précisément donc : l'énergétique puanteur de la pourriture. Ensuite. Un bruit. Le rugissement, le tumulte des bruits d'une rivière qui rompt son cours normal et s'abat dans la masse des arbustes bas sur l'eau, formant de larges rapides là où il n'en existait pas. Et le fracas de ces rideaux de pluie qui taillent leur route dans les entrailles de la gorge.

Là-dessus, jaillissant selon un angle bizarre, un rai de lumière rasante éclaire la gorge, illuminant un monde par ailleurs plongé dans l'obscurité sous de noirs nuages de pluie. L'eau n'est plus qu'un reflet d'une blancheur éclatante. De là où je suis, de là où je l'observe, cette masse blanche et luisante m'aveugle brièvement. Il faut un petit moment à mes yeux pour s'accommoder à cette blancheur et reconnaître la rivière. La Franklin River. Un monde pur, total, complet, un monde intact. Pas de capotes en latex, pas de pneus en caoutchouc, pas de boîtes en fer-blanc, pas de dioxine, pas de chromes rouillés et tordus, vestiges des voitures qu'ils ornaient jadis, aucun des détritus de notre monde ne paraissait plus subsister ici. Ici, c'est un autre monde, c'est la rivière. Qui prend sa source dans le massif de Cheyne. Qui dévale le mont Gell. Qui serpente tel un reptile dans ces terres sauvages au pied de l'immense massif de Frenchmans Cap. Elle écrit son passé et prophétise son avenir dans des gorges imposantes, tranche en plein cœur de la montagne et des falaises tellement sapées à la base qu'on les appelle des vérandas, elle écrit et elle prophétise au milieu des rochers éboulés, de magnifiques œufs dorés, rejetons de la roche de rivière, elle écrit et elle prophétise sur ces plages de gravier qui se déplacent d'année en année et

de crue en crue, ce gravier qui fut autrefois de la roche ronde de rivière qui fut autrefois du roc mangé par l'érosion qui fut autrefois une falaise sapée à sa base qui fut autrefois une montagne et qui le redeviendra. Et c'est alors que je les aperçois. Au faîte de la blancheur, deux radeaux rouges chargés de passagers dont les regards se portent avec gravité au-delà de ces rapides qu'ils sont sur le point de dévaler.

ALJAZ

En face de cette blancheur éclatante, il y a un rocher. Un rocher incliné, gigantesque, de la taille de plusieurs maisons, avec une véritable falaise et une chute d'eau en surplomb de part et d'autre. Et deux radeaux avec quelque chose comme neuf personnes, hissés sur ce rocher. Mais je suis incapable de discerner les visages de ces gens. Ils sont si difficiles à distinguer au milieu de ce motif de feuilles de myrte qui dansent dans l'eau tourbillonnante devant mes yeux. Ils se sont regroupés au bord du rocher, juste au-dessus de la chute d'eau, et ce qu'ils fixent du regard, c'est un bras qui se dresse, fantomatique, hors de l'eau, à quelques mètres seulement de l'endroit où ils se trouvent.

Comme un projecteur de théâtre, le rayon de soleil rasant illumine ce bras, magnifiant encore un peu plus sa nature irréelle. Les gens sur le rocher observent avec horreur et fascination les doigts de cette main qui s'ouvrent dans le rai de lumière comme un point d'interrogation, s'étirent aussi loin qu'il est physiquement possible, puis

frémissent. La main pivote alors sur le poignet, explorant son petit univers étroitement circonscrit, éclairé par le soleil, en quête d'un espoir auquel se raccrocher. Au point exact où ce membre hypnotique et mouvant se dresse, la chute d'eau n'a pas entamé son plongeon dans l'absolu, qui débute un mètre ou deux plus loin. Ici, elle forme un maelström liquide, désordonné, sauvage. Et, coincé entre les roches immergées, pris au piège sous cette eau déferlante, il y a l'homme à qui appartient ce bras.

Moi. Aljaz Cosini, guide de rivière.

Pour être plus précis : ce bras illuminé, c'est le mien.

Pas de doute, du haut de cette large roche en surplomb, on aperçoit ma tête encastrée entre les rochers. Pas de doute. Pour ceux qui scrutent la rivière au-dessous d'eux, dans ces quelques centimètres d'eau, le bleu de mon casque de guide et les traits de mon visage sont bien visibles. (Combien de centimètres ? Sept, huit ou neuf ? Quel intérêt de le savoir ? Je suis à une tête d'épingle de ces gens, de cet air merveilleux qu'ils respirent, et je ne peux les atteindre, ni cet air, ni eux, pas plus qu'ils ne peuvent m'atteindre.) En revanche, personne ne peut voir mon corps drossé entre les rochers, coincé dans cette eau noire en contrebas. Pour ceux qui m'observent fixement en cet instant, désespérés et impuissants, je dois ressembler à saint Jean-Baptiste, quand on rapporta sa tête à Hérode sur un plat. Drôle de réflexion, ça. Drôle, même, que de drôles de pensées puissent vous venir quand vous êtes en train de mourir. Peut-être l'humour fait-il partie de l'horreur.

Et puis cela me frappe : le site de ma mort, d'une manière certes humble et discrète, va devenir un monument

touristique. Et cette idée – cette révélation, oui – m'amuse. Ici même, dans mon agonie, je suis sur le point d'être pieusement conservé, c'est une vaste rigolade, et j'en fais partie. Une vaste rigolade, oui, et je dois en faire partie, j'imagine. Là, c'est trop pour moi. J'éclate de rire. Mon rire s'évacue en bulles de plus en plus minuscules, qui s'éloignent à toute vitesse, vont rejoindre les autres bulles dans le courant, et, par réflexe, j'essaie de respirer. De l'eau s'engouffre dans ma bouche et se rue au fond de ma gorge.

Je me sens faible.

Je me sens comme si j'étais en train de me dissoudre.

Et puis cette sensation m'envahit, elle m'emporte. Pas mon corps, non, mais moi, oui, moi, elle m'emmène ailleurs, vers un autre temps, une autre rivière. Non, c'est la même rivière, mais si paisible, si douce, si chaude, comme s'il s'agissait de la faire passer pour une entité issue d'un autre monde. Et maintenant je reconnais l'endroit – c'est là que nous abordons la rivière, là que nous débutons notre périple. Le pont de la Collingwood River. Il doit y avoir six, non, cinq, cinq jours et demi de ça ; c'était ce moment-là, c'était là-bas. Là, debout au bord de la rivière, c'est moi. Quand j'y repense, après tout ce temps, et que je me regarde, je ne vois qu'un étranger. Mais c'est bien moi. Je reconnais le nez crochu, démesuré, ce profil d'aigle, et le corps – oui, le corps –, voilà qui en dit plus long que tout. Bon Dieu, jetez-lui donc un coup d'œil, rien qu'en douce ! C'est bien mon corps, je m'en rends compte à présent, petit, courtaud, mais il ne suscite plus chez moi la répulsion qu'il m'inspirait alors. Car je me souviens que, sur le moment, cette

combinaison de maigreur et de chair flasque m'avait fait horreur – partout où un guide se doit d'avoir des muscles, j'avais, moi, abondance de chair flasque couleur de jus de viande. Mais en le revoyant à l'instant, ce corps me semble parfaitement adapté aux nécessités de l'existence. Il est capable d'avancer sur ses deux jambes, d'un pas un peu comique et mal assuré, il est vrai, plutôt la démarche d'un babouin que celle d'un être humain, mais enfin, ces jambes-là marchent. Et pour ce qui est d'attraper les objets, de les reposer, et pour toutes les fonctions du même ordre qui incombent à une paire de bras, ceux-là sont très bien. Pareil pour le visage, il respire sans effort.

Sans effort !

Penser qu'un homme qui respire *sans effort* se préoccupe avant tout de savoir si, à cause de sa ligne légèrement enrobée, il va ou non baisser dans l'estime des clients qui ont payé pour être de cette excursion. C'est amusant. Ça devrait me faire rire.

Le plus intéressant, c'est que rien n'affleure de cette vanité inquiète. Pas plus que sa timidité coutumière. Il semble détendu et confiant, son allure débraillée inspire confiance à ses clients qui s'émerveillent de la nonchalance avec laquelle il aborde les choses. Même impression pour sa figure rougeaude, alcoolisée – cela dit, je ne le trouve pas inintéressant, ce visage. Il lui manque, il est vrai, cette expression adolescente que conserve son collègue guide de rivière. C'est un visage ravagé, anguleux, mal rasé, aux pommettes étrangement saillantes, comme taillées à la serpe, marquées de tous les stigmates essentiels d'une vie, érodées ensuite par le passage du temps,

et le tout, à l'image d'un versant montagneux, n'est pas dénué d'une force d'attraction pernicieuse. Ce visage, c'est une couche de tuf noir laissée en friche, dont seul le nez immense rompt la monotonie en se dressant comme un chevalement de mine désaffectée au-dessus de la terre désolée qu'il habite. Si splendide dans son immensité que cela m'amène à me demander si ce visage n'a pas été créé à seule fin de servir de socle à cet appendice, quand ses autres facettes ont pu se permettre de dégénérer. Pourquoi ce visage a-t-il un côté fascinant ? Peut-être parce que quelque chose, dans les traces précoces, violacées, de rides en lignes brisées, dans les dents sales, les cheveux roux et clairsemés, dans le côté sombre, quelque chose suggère l'expérience et la souffrance. Peut-être même un savoir.

Peut-être.

Et ces yeux incandescents, cette pupille bleue, dentelée. Comme le cœur bleu d'une flamme jaune de lampe à acétylène, qui crépite et vacille lorsqu'on coupe le gaz. Le cheveu roux, la peau sombre, l'œil bleu, le nez grand. Étrange. Et dérangeant. De la vulnérabilité, une fierté de condamné et de très larges narines.

Fasciné, je regarde cet Aljaz Cosini s'accroupir, poser les mains à plat dans le ruisseau, s'allonger presque parallèlement au sol, puis se baisser lentement, faire porter le poids du corps sur ses bras, comme s'il entamait une série de pompes. Sa tête disparaît dans l'eau de la rivière. Sous la surface, Aljaz ouvre les yeux et scrute le lit chatoyant de galets brun et or qui s'étend au-dessous de lui. La lumière traverse l'eau comme elle le fait avec l'air, formant au travers des brèches ouvertes dans

la forêt tropicale omniprésente des colonnes de lumière qui plongent vers les rochers en contrebas pour donner à la rivière tout entière son éclat rouge et or. Il regarde, il ouvre les lèvres, accueille dans sa bouche une goulée d'eau douce, et il en sent la fraîcheur qui chemine dans le fond de sa gorge. Je le regarde, il se dit qu'il n'y a rien de meilleur qu'une eau que l'on boit comme cela. Je le regarde, il se demande quel effet cela ferait de devenir partie intégrante de la rivière. Sa fine chevelure rousse flotte dans le flux et le reflux, comme du varech dans les lents courants des hauts-fonds, je le regarde, il s'imagine que cela lui ferait peut-être le même effet qu'en ce moment. Puis il réfléchit, et il se dit qu'on ne ressent peut-être rien du tout. Et ensuite il songe que ce qu'il aime le plus, dans le fait d'être descendu là, sur la Franklin River, la fosse, comme l'appellent les guides, c'est peut-être ça : cette manière qu'ont les montagnes et les rivières et la forêt tropicale de totalement l'ignorer. Elles ne le perçoivent ni comme une partie d'elles-mêmes, ni comme une entité distincte, elles ne veulent pas plus de lui en ces lieux qu'elles ne souhaitent le voir partir, elles ne l'aiment ni ne le haïssent, pas plus qu'elles n'ont envie de dénigrer ses efforts, elles ne le considèrent ni comme un bien ni comme un mal. Elles n'ont aucune opinion de lui, pas plus qu'elles n'en ont d'un bout de bois tombé à terre ou d'une rivière tout entière. Il se sent nu, sans besoin, sans désir. Il se sent enfermé par les murailles de ces montagnes et par la forêt tropicale. Pour la première fois depuis très longtemps, il se sent bien. Peut-être est-ce cela, la mort, songe-t-il. La paix, au cœur du vide.

Sshh, sshh, sshh. Avec son coûteux blouson en polaire violet et ses jambes aussi blanches que les pattes d'un émeu, le médecin d'Adélaïde pédale sur le gonfleur, et les grands flotteurs rouges du canot pneumatique sur lequel ils vont naviguer commencent à se remplir d'air.

Sshh, sshh, sshh. Je me vois encourager ses efforts et me délecter de mon insincérité.

"Beau boulot, Rickie, beau boulot. C'est ça."

Ce n'est pas ça du tout, mais Aljaz sait qu'il vaut mieux qu'un autre se charge d'une partie du boulot, même si c'est mal fait, plutôt que de s'occuper de tout lui-même.

"Tiens bon, Rickie."

Je regarde Rickie, il m'adresse un sourire décidé, je le regarde, il se sent nécessaire, apprécié, il sent qu'on a besoin de lui.

"Me retrouver enfin ici, sur la Franklin River, *sshh, sshh, sshh*, tu ne sais pas tout ce que ça représente pour moi, me confie-t-il. *Sshh, sshh, sshh*.

— Ce que ça représente ? Avoir le dos courbaturé, les boyaux en capilotade, mal manger", lui répond Aljaz, et je reconnais dans cet Aljaz une sorte d'histrion, je le vois, il conçoit son rôle autant comme celui d'un boute-entrain que comme celui d'un guide. Je le vois qui dissimule sa timidité habituelle derrière un masque.

Je l'observe, cet Aljaz, son regard se détache de la rivière et remonte vers ce bush qui en borde les rives, et je le regarde sourire. À ce moment précis, je sais ce qu'il pense : il est heureux d'être enfin de retour sur la rivière, dans cette fosse répugnante infestée de sangsues. Tout autour de lui, la myrte, le sassafras, les lauriers sauvages et les bois-cuirs composent une masse, les murs d'une

forêt tropicale apparemment impénétrable, et devant lui elle coule cette eau couleur thé, qui jour après jour cuivre et dore un peu plus la roche.

Je sais qu'il sourit de voir ses clients – même s'ils affirment le contraire, même s'ils déclarent qu'il s'agit là de la plus belle région qui soit – se sentir de plus en plus mal à l'aise devant cet environnement qui leur est étranger, si semblable et à la fois si différent de ces calendriers qui ornent leurs salles d'attente et leurs bureaux d'images d'une nature sauvage. Il y a là une odeur acre de terre féconde, une douce humidité qui pèsent sur eux comme une camisole des sens. Où qu'ils se tournent, il n'y a pas d'échappatoire : partout, c'est la forêt tropicale, irréductible à l'instantané photographique. Pas de murs de placoplâtre, pas de tables basses susceptibles de poser des limites, de ramener cette terre à son juste rôle d'élément décoratif. Ce n'est pas faute d'essayer, et, au début du voyage, sous le coup de l'excitation, il y a bien toujours au moins un client pour faire une ou deux pellicules de photos. Mais pour Aljaz, ce lieu qui leur donne l'impression de se mouvoir dans leur dos, les poussant de temps à autre à jeter par-dessus leur épaule un regard inquiet, pour Aljaz, cet endroit, c'est chez lui.

"Regarde-moi le zozo qu'on se paie là, chuchote son collègue le Cafard, en désignant du doigt l'imposant comptable de Melbourne. Il a vraiment l'air d'une oie."

J'entends Aljaz rectifier :

"D'un ému.

— D'un…", reprend le Cafard, et je le vois qui cherche le bon animal auquel comparer ce comptable aussi emprunté qu'imbu de lui-même, "d'un putain

de…" Mais la comparaison exacte lui échappe. "Au fait, d'ailleurs, c'est quoi son nom ? chuchote-t-il.

— Derek", lui répond Aljaz. Puis considérant encore un peu l'allure de ce Derek, il ajoute : "… d'une mante religieuse.

— Ouais", approuve le Cafard. Et puis il se reprend : "Non. Non. Presque, mais non." Et puis il réfléchit encore, avant de lâcher : "D'une sauterelle, c'est de ça qu'il a l'air, d'une sauterelle, bordel." Et cette fois la comparaison tombe juste.

Derek a l'air d'une étrange créature, trop grande pour être humaine, les pupilles immenses, un curieux mélange de sensibilité et de totale inhumanité, capables de suggérer à la fois la vacuité et une certaine rapacité. Les mains sont nerveuses, la bouche, qu'elles alimentent en nourriture ou en cigarettes, est leur lieu de prédilection, et là-dessous il y a ce corps épais, perché sur deux allumettes, ces jambes ridicules en caleçon long isothermique à rayures vertes.

Aljaz fait demi-tour et se dirige vers un sentier secondaire où, l'été, on lâche des abeilles pour qu'elles aillent butiner le nectar des bois-cuirs qui mouchettent la forêt tropicale de fleurs blanches (comme pour une noce) et de pétales en forme de confettis. Il se sent bien. Même ses tripes, pour la première fois depuis bien longtemps, même ses tripes ne lui font pas l'effet d'être nouées, douloureuses, tremblotantes, signe avant-coureur de la prochaine diarrhée. J'observe Aljaz qui se change et enfile sa tenue de rafting, qui s'habille sans se presser, prenant plaisir une fois encore à enfiler une à une les différentes pièces. D'abord le maillot de bain, ensuite le pantalon de

la combinaison de plongée en néoprène, avec ses bandes brillantes vert fluo. Aljaz aime le contact de cette combinaison qui lui enveloppe le corps. Il en tire une illusion de force et de détermination. La couche suivante : le haut isothermique, la surveste à manches courtes en nylon blanc et bleu éclatants, ce qu'on appelle un anorak de kayak, et enfin le gilet de sauvetage, d'un violet lumineux, muni à une épaule d'un couteau dans sa gaine, à l'autre d'un sifflet, de mousquetons en aluminium anodisé de couleur vive, et de boucles prussiques autobloquantes. Ah, ces bons vieux mousquetons ! Quand les clients demandent pourquoi ils en portent sur eux, les guides, d'un ton condescendant, leur expliquent leur importance et leur extrême utilité, comment un mousqueton pourrait sauver tout le monde si on se trouvait pris au milieu d'une rivière en crue et si les guides avaient à monter un système de poulies et de cordes pour gagner la rive. À vrai dire, ils prennent un air tragique, insistant sur cette nécessaire dimension de danger qui instille chez les clients à la fois un sentiment de peur et de respect – peur de ce qui est à venir, respect des guides dont ils vont devoir dépendre désormais. Avec cette leçon en images, c'est de la petitesse de l'existence qu'il est question. Les guides emportent leurs mousquetons partout, comme des révolutionnaires mexicains leurs cartouchières, petits rôles dans un extravagant théâtre de la mort. Une vaste rigolade, et cela en fait partie. Aljaz s'enroule la sangle de retournement autour de la taille, trois mètres cinquante de cordon d'escalade couleur arc-en-ciel, attachée par encore un autre mousqueton. Sur le côté de la sangle, avec un mousqueton, il fixe une corde

de sécurité enroulée dans son sac. Et il se protège la tête avec un casque. Avec l'air d'un insecte tropical, féroce et luminescent, il se dirige vers ses clients.

Ils en sont à descendre le matériel vers la rivière, et Aljaz remarque que Sheena, l'assistante dentaire, ne prend et ne passe les objets que de la main gauche. Son bras droit n'a pas du tout l'air mobile, il donne l'impression de pendre comme un bâton monté sur une charnière.

"Excusez-moi, lui demande Aljaz, mais vous vous êtes fait mal au bras droit ?

— Non. Non, ça va."

Aljaz observe ce bras. Il n'est pas convaincu.

"Il est tout atrophié. (Sheena ne répond rien.) Votre bras.

— Et alors ?

— C'est un parcours très physique, Sheena. Il va falloir pagayer sur un radeau pendant dix jours, porter de lourdes charges…

— Je suis forte.

— Je ne dis pas le contraire."

Aljaz s'interrompt. Qu'y a-t-il à dire ? Elle est là. Son boulot à lui, c'est de lui faire descendre cette rivière. Tant bien que mal.

— Écoutez", reprend Sheena. Mais avant qu'elle ne puisse poursuivre, Aljaz l'interrompt, et dit ce qu'il a à dire :

"Tout va bien. Ne vous inquiétez pas. Vous allez vous payer un parcours génial. Simplement, si jamais ça vous paraît un peu dur, faites-moi signe."

Là-dessus, il va retrouver le Cafard, qui s'occupe d'arrimer le matériel sur les radeaux, et il lui raconte.

“Il n’est pas censé accepter les gens qui ne répondent pas aux critères physiques indispensables, rappelle le Cafard, en faisant référence à Haleine de Porc.

— Du moment qu’ils sont en état de signer leur chèque c’est le seul critère physique, pour Haleine de Porc. Le seul.”

Ils regardent en bas, vers la rive où Sheena s’active, transportant du matériel de la remorque au radeau avec son seul bras gauche. Il émane d’elle quelque chose de si résolu que cela met Aljaz en colère.

“Bon sang, qu’est-ce qui a pu la décider à s’embarquer dans cette excursion ? Elle aurait pu avoir le bon sens de…”

Il secoue la tête.

“Une fois, j’ai eu avec moi un type qui était polio, raconte le Cafard.” Et il éclate de rire. “Un type sympa, d’ailleurs.

— Je vais la prendre sur mon bateau, déclare Aljaz sans enthousiasme. J’imagine qu’elle est sous ma responsabilité.”

Ils achèvent d’attacher les châssis d’arrimage de l’équipement dans la partie centrale des canots qu’ils ont gonflés et ils commencent de charger. Je regarde Aljaz, debout dans le bateau, qui demande les éléments de l’équipement dans leur ordre de chargement. D’abord les grands tonneaux de plastique noir remplis de nourriture, chacun pesant largement plus des soixante kilogrammes réglementaires. Pour transporter un de ces tonneaux, il faut deux clients, mais un guide doit être capable d’en porter un à lui tout seul. Aljaz empoigne un de ces fûts, prend la mesure de son poids énorme et

se demande comment il va s'y prendre pour le soulever. Je vois bien qu'il est en très mauvaise forme. Mais ce n'est là qu'une affaire de volonté. Les clients, eux, se croient faibles, et du coup se sentent obligés d'agir avec prudence. Au contraire, Aljaz, lui, doit avoir l'air fort et intrépide, même s'il se connaît et si, au fond de lui-même, il se sent faible lui aussi, même s'il a peur. C'est une comédie qu'il faut jouer d'un bout à l'autre du trajet. C'est l'antidote à la peur, qui se propage comme une maladie contagieuse dès qu'un guide en admet l'existence. Voilà qui comporte une triste leçon : il faut que les gens croient en quelque chose – en un mensonge au besoin –, sinon tout est perdu. Et pourtant, comme toutes les croyances aveugles qui paraissent aller à ce point à l'encontre de la réalité la plus évidente, ces dernières comportent à leur tour leurs propres vérités. Tant que l'on ne se reconnaît aucune peur, de grandes choses restent possibles et les clients sont susceptibles d'actes d'endurance et de courage dont ils ne se seraient jamais crus capables. Aljaz soulève donc ce tonneau jusqu'à son épaule, le fait basculer puis le dépose doucement dans le berceau que forme le filet du châssis d'arrimage. Sous le poids de la charge, je peux voir son visage sourire, et même rire, de l'absurdité de tout ça.

Le début de l'expédition revêt un peu une atmosphère de carnaval. Une bouteille de rhum bon marché fait son apparition et passe de main en main. Tous en avalent une gorgée, certains gloussent de leur propre audace, d'autres affichent un air nonchalant, comme s'ils avaient régulièrement l'habitude d'en faire autant dans leur existence quotidienne de comptable, d'infirmière, de cadre

de banque d'affaires ou de fonctionnaire. La bouteille parvient entre les mains du Cafard. Il a déjà fumé un joint avec Nino, le chauffeur, dans la solitude poussiéreuse du minibus désert, et il est à moitié défoncé. Le Cafard vide la bouteille, lâche un rot, attrape Sheena et l'entraîne dans une danse sur les rochers de la rivière. Il la soulève et la fait tourner en l'air, la porte jusque dans l'eau, où il la relâche doucement. Elle reprend pied en titubant et, de son bras valide, gifle le Cafard en pleine figure. N'ayant pas anticipé pareille réaction, il tombe à la renverse.

Aljaz retourne s'occuper du chargement des radeaux. Et en route, les sacs individuels étanches aux couleurs vives, bleus, verts et rouges, contenant les équipements. En route, les sacs supplémentaires contenant les tentes, les bâches et le matériel de cuisine. En route, le sac bien tendu bourré de légumes, qu'on peut lâcher et laisser s'aplatir dans le fond du filet à matériel. En route, les boîtes étanches remplies de trousses d'urgence, de trousses à outils et des appareils photo des clients. En route, les cordes, les mousquetons de rechange, les poulies de mousquetons, les cordes de sécurité dans leur sac et les écopes, le tout attaché en divers points du cadre d'arrimage. En route, tout ce qu'il faut à dix personnes pour survivre dix jours en pleine nature.

Je vois bien qu'Aljaz se plaît dans ce début de parcours – il en retire une impression de certitude, cela met de l'ordre dans le chaos de ses pensées. Cela lui fournit des peurs tangibles, des peurs réelles. Les aliments vont-ils rester au sec pendant ces dix jours ? Les clients vont-ils s'en tirer sans dommage ? Aucun d'entre eux ne va-t-il

se brûler ? Ou se noyer ? Voilà la grande peur d'Aljaz, sa plus grande et immuable peur. Qu'il aille perdre un client dans la fosse. C'est si facile, ça se passe tellement en douceur. La mort violente peut survenir avec une grâce trompeuse ; si rapide, si naturelle, à ce point silencieuse que ce qui vient d'avoir lieu n'est pas tout de suite visible. Certaines personnes se retournent en se disant que l'autre est peut-être là, debout derrière eux, qu'il leur prépare une surprise, alors qu'en fait cela n'a rien d'une farce, parce qu'il y a un mort. Un mort, tout simplement. Une phrase assez parlante en soi – la mort n'est pas l'affaire complexe qu'est la vie. Du moins pas pour les morts.

"Une fois, raconte le Cafard, j'ai vu une femme qui venait de se noyer dans le Zambèze." Il est ressorti de la rivière, il est trempé, il a encore le sourire, il est à côté de moi qui suis debout dans le radeau, il m'aide à boucler les attaches du filet par-dessus l'équipement. "Cette femme était partie par un autre organisme que le nôtre, elle était tombée à l'eau et elle s'était emmêlée dans la corde de sécurité. Le temps qu'on arrive, ils l'avaient repêchée, mais trop tard. Elle était déjà toute bleue, et ils étaient en train d'essayer de pratiquer une réanimation cardiopulmonaire. Mais ils savaient qu'elle avait passé l'arme à gauche, ça se voyait à leur manière de respecter toute la procédure avec calme et efficacité, comme si, au lieu d'essayer de la maintenir en vie, ils préparaient le corps à l'embaumement. Et voilà ce client sur mon canot qui se retourne et qui me dit, comme s'il venait de voir un poisson sauter hors de l'eau, il me dit : « Elle vient tout juste de se noyer, c'est ça, hein ? » C'était un